

Faible écho de l'amour dont son cœur est rempli,
Quand un docteur parfois, ému de tant d'oubli,
Au monde criait : Aune ! on répondait : Marie !

La gloire vint encor plus tard que son enfant,
Mais Dieu, dont la justice a des retards souvent,
Préparait à son culte, au loin, une patrie.

IV.—PROVIDENCE.

Il est au fond des cieus des astres inconnus
Dont la marche est obscure et les lois inquiètes.
Rien ne les annonçait, ils brillent sur nos têtes
Tout-à coup, de l'éther en tournoyant venus.

Rien n'est troublé pourtant dans vos plaines muettes,
Cieus profonds, et nos yeux seuls en sont éperdus.
De même quelques saints ; pour des siècles perdus,
Ils reviennent parfois ainsi que des comètes.

Ils brillent tout-à-coup d'un éclat inoui.
Et le peuple courbé se relève, ébloui.
Et regarde en tremblant du côté de l'Eglise.

L'Eglise aussi regarde et s'épand en transports.
Comme une mère qui revoit ses enfants morts,
Son bonheur est plus grand encor que sa surprise.

V.—EN BRETAGNE.

Anne, ainsi tu pâles quand ton peuple fut né
Au bord de l'Océan il vivait, pacifique,
Accoudé dans la brume à la triste Atlantique.
Confiant dans sa force, à sa foi cramponné.

Le souvenir chez lui gardait sa forme antique.
Humble comme un enfant, au prêtre abandonné,
A ton culte ce peuple était prédestiné.
Pour le recevoir, Dieu te gardait l'Armorique.

Errant sous les cieus, cherchant où te poser.
Sur la Bretagne, un jour, le ciel te vit passer.
Tu fuyais Israël courbé sous l'anathème.